

« **Témoins de la Grande Guerre en Seine-et-Marne** »

**Lecture d'archives réalisée à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale par les agents des Archives départementales de Seine-et-Marne**

**Champin (Alfred), *Mes mémoires, épisode de la Grande Guerre : souvenirs manuscrits d'Alfred Champin* (Cote : AD77, J800) lu par Jean-Loup Pilot.**

*Extrait des pages 6 à 7 et 9 à 10 :*

**Prenons 1<sup>ère</sup> ligne aux Eparges le 4 janvier 15**

Chaque gourbi contient une escouade de sept à huit hommes. On s'installe dans ces gourbis tant bien que mal et on commence à allumer les petites cheminées en terre qui se trouvent dedans. On coupe le bois avec nos pelles bêches et tout le monde s'y met il n'y a pas de paresseux. Tout le monde s'entend les jeunes de la classe 14 comme les vieux de la classe 02. J'ai fait un camarade de chez moi nommé Lalau qui couche à côté de moi et on commence d'abord à faire boule ensemble puis quand on reçoit un colis on partage enfin nous nous entendons bien. Le jour nous faisons des corvées. On fait des abris, on abat des arbres, et le soir on descend les rondins aux Éparges puis en revenant on nous fait rapporter des bottes de paille qui se trouvent dans les maisons. C'est pour nous coucher dans nos gourbis que l'on utilise la paille car tous les jours il pleut et nos casbats sont traversés par la flotte et nous sommes obligés de changer la paille mouillée tous les jours. Cette vie dure jusqu'au 4 janvier jour où l'on monte en 1<sup>ère</sup> ligne aux Éparges. Nous traversons le village des Éparges qui n'est qu'un amas de ruines et notre caporal nous installe dans la dernière maison du pays en allant vers St Rémy. Nous remplaçons une escouade de la 4<sup>ème</sup> Cie puis ont place moi et mon camarade Lalan en sentinelle sur la route des Éparges à St Rémy derrière une voiture arrêtée sur la route. On ouvre l'œil car les boches sont aux aguets sur la crête en face à 1 kilomètre de nous. À minuit nous sommes relevés par deux autres camarades de l'escouade et nous nous retournons à la maison où nous avons déposé nos sacs. Là le caporal Gautier a allumé un petit feu dans la cheminée et nous nous chauffons surtout en plein hiver. Quand nous sommes réchauffés nous nous allongeons dans la maison et nous dormons jusqu'au matin. Le matin au petit jour le caporal me réveille et je prends la garde dans le grenier de la maison où nous logeons. Un créneau est aménagé pour tirer. On voit très bien la crête de Combles où les Allemands sont. Je suis relevé par mon camarade Lalan deux heures après car dans le jour il n'y a qu'une sentinelle simple. Le soir du 5, nous allons poser 3 rouleaux de fil de fer barbelé devant les deux sentinelles qui veillent près de la voiture qui est sur la route. Ca me fait une

drôle d'impression car les balles sifflent de temps à autre. Quand nos fils sont posés nous accrochons des sonnettes après pour que si les boches approchent on puisse les entendre et notre travail terminé nous revenons à la maison et nous nous reposons en attendant que notre tour de garde arrive. Nous restons trois jours en ligne et nous sommes relevés par le 3<sup>ème</sup> bataillon. Nous faisons nos sacs et nous nous rassemblons au calvaire des Éparges. Là la compagnie est rassemblée et nous partons pour le repos.

Nous y restons trois jours et nous montons le 13 janvier en 1<sup>ère</sup> ligne sur le fameux piton sape 4. Là nous sommes dans les tranchées, et je trouve même qu'il n'y a pas mal de boue. Nous prenons la garde dans un poste avancé. Toute l'escouade y est on se relève par escouade. Nous sommes à l'entrée de la sape 4 où le génie travaille sous les boches pour les faire sauter un jour mais les boches ne sont pas inactifs et ils se sont aperçus que l'on minait. C'est alors que l'ennemi commence la contre mine. Nous restons cinq jours dans la tranchée, les boches ne sont pas bien loin, ils sont à 40 mètres et le soir du 17 janvier, ils font sauter notre mine et nous tuent un homme du génie pris dans les éboulements. Justement j'étais de garde à ce moment et je ne savais pas comment faire, je voyais tout le monde qui se sauvait du petit poste pour aller dans la tranchée. Enfin je pris mon parti et je restais à mon poste de guetteur puisque l'on entendait plus rien. Cinq minutes après tout le monde revenait à son poste et j'étais félicité par un capitaine de génie pour ne pas avoir abandonné ma place.

### **Attaque du piton des Éparges du 17 au 21 février 1915**

C'est le général Herr qui commande l'attaque. À 3 heures nous mettons sac au dos et nous partons occuper la tranchée de 1<sup>ère</sup> ligne, on est le premier bataillon. Arrivés là nous plaçons les échelles sur le bord de la tranchée. Le bombardement est un vrai feu roulant, on ne peut pas s'entendre causer que d'oreille à oreille. Une équipe de génie commence à couper nos fils de fer. Encore ¼ d'heure et l'on monte sur la tranchée. J'ai déjà plusieurs camarades de blessés avec les 75. Enfin l'heure est arrivée tout le monde a mis la baïonnette au canon. La 1<sup>ère</sup> vague est montée, nous sommes 100 mètres derrière elle. Pas une mitrailleuse ne nous arrête. Quelques boches qui nous tirent dessus mais ils se rendent facilement le premier prisonnier que je vois a reçu un éclat de 75 qui lui a coupé le nez. Le pauvre bougre il pleure comme un gosse. Nous faisons une dizaine de prisonniers dans la première ligne allemande si on l'appelle première ligne car ce n'est qu'un chaos de terre, de planches, de sacs à terre. Nous continuons sur la deuxième ligne sans rencontrer de résistance. Il n'est pas un mètre de terrain où il n'y ait un trou d'obus. Ce n'est que cadavres allemands dans la tranchée de deuxième ligne. Il est 4 heures 30 et nous sommes arrêtés par un barrage d'obus de 77 et de 105 que les boches nous envoient. La première vague est arrêtée sur la troisième position et est aux prises avec les

réserves allemandes. Nous, nous avons ordre d'aménager et de retourner la deuxième ligne ennemie. Nous nous mettons au travail sans bonne volonté car nous aurions voulu aller plus loin et nous sommes obligés de rester là.

À minuit l'ennemi nous bombarde de plus en plus et nous concluons qu'il va sûrement contre attaquer au petit jour. C'est un déluge de feu et de fer qu'ils nous envoient. Et comme calibre, c'est du 150, 210 et 305. Des hommes sont coupés en plusieurs morceaux quand ils se trouvent à portée de ces éclats fantastiques qui coupent mieux que des couteaux de boucher et nous nous attendons toujours nous serrant plus près les uns des autres, attendant notre dernière heure qui va peut-être sonner tout à l'heure. Nous sommes pourtant là des gars qui n'ont pas froid aux yeux mais devant ce bombardement notre carcasse tremble et les cris des blessés et des mourants nous donnent la peur. Et la nuit qui nous paraît interminable se passe et l'on voit enfin arriver le jour à 8 heures du matin les Allemands nous contre attaquent en masses profondes on en voit sortir tout partout. Nous tirons tout ce qu'on a de cartouches. Les boches tombent par centaine mais il y en a tellement que nous fléchissons. C'est alors le cri de sauve qui peut et la débandade à travers la plaine. Je prends mon fusil d'une main ma pelle de l'autre mais je suis obligé d'abandonner mon sac, et je me sauve avec Lalan et Ricard ainsi qu'un nommé Lavigne. Il est temps d'en mettre un coup car les baïonnettes boches sont à 20 mètres de nous, et les mitrailleuses nous servent quelque chose. Je fais 500 mètres en arrière en suivant toujours Ricard. Je regarde si Lalan et Lavigne me suivent. Mais je ne vois plus que Lavigne qui est blessé d'une balle dans la jambe et qui me dit que Lalan est tué d'une balle en pleine tête. Encore 50 mètres et nous sommes à l'abri des mitrailleuses. On se laisse dérouler dans l'entonnoir de la mine sautée la veille et nous sommes sauvés hélas mon meilleur camarade est resté sur le terrain. Ce pauvre Lalan qui n'avait jamais rien eu depuis le 1<sup>er</sup> août 1914. Nous n'avons pas le temps de le plaindre car il faut repartir les boches arrivent dans l'entonnoir et nous n'avons plus de cartouches pour nous défendre. On se replie jusqu'à la première tranchée française ; ligne d'où nous sommes partis la veille. Tout ce qu'on avait gagné la veille est reperdu en 1 heure. C'est comme si l'on avait rien fait c'est à recommencer.